Nº 2 **Avril 1923**

BULLETIN
de l'Ordre de l'Étoile d'Orient

TRIMESTRIEL

ABONNEMENTS

	FRANCE	ÉTRANGER	
Un an	5.00	6.00. — Le numéro.	1 fr. 50

SOMMAIRE

INFORMATIONS

Lundi 9 avril à 8 h. ½ du soir : Conférence-Concert d'*Amitié Internationale :* **L'Évolution de l'Art musical en Italie,** par M. Vincenzo Davico. *Concert de musique italienne contemporaine.*

Lundi 16 avril, à 8 h. ½ du soir : Troisième conférence de *Fraternité des Religions :* **Le Protestantisme,** par M. le Pasteur Marc Boegner. Audition de vieux psaumes huguenots.

Lundi 23 avril, à 8 h. ½ du soir : *L'Église Orthodoxe,* par Mgr Euloge, métropolite de l'Église russe de Paris. Audition des chœurs de l'Église russe, dirigés par M. Kibaltchitch.

En préparation :

Le Bouddhisme, par M. Kalidas Nag, ancien principal du Collège bouddhique de Ceylan.

Conférence d'*Amitié Internationale :* **Le Danemark,** par M. le professeur Blinkenberg, lecteur à la Sorbonne. Musique. Projections.

Dernière conférence de *Fraternité des Religions :* **L'Islam,**

par SI KADDOUR BEN GHABRIT, président de la Société des Habous des Lieux-Saints de l'Islam.

***

M. M. Bousquet, « La Garouppe », Cap d'Antibes, a été nommé secrétaire local.

ÉCHOS ET NOUVELLES

Nous envoyons nos pensées de profonde affection à Mme Héris, qui, le 5 mars dernier a quitté ce monde, sa tâche accomplie. Elle laisse derrière elle la Communauté d'Uccle bien constituée et capable de voler à présent de ses propres ailes.

Le souvenir de Mme Héris, dont la vie n'a été que service et que dévouement, demeurera pour tous les membres de l'Ordre un exemple à suivre et une constante inspiration.

***

Bonnes nouvelles de Mme de Manziarly, qui, avant de s'embarquer le 18 février à San Francisco pour le Japon, s'est arrêtée quelques jours en Californie, pour visiter Krotona, le quartier général de la Société théosophique en Amérique. La situation de Krotona est, paraît-il, d'une incomparable beauté et ses habitants d'une cordialité et d'une hospitalité exquises. Mme de Manziarly s'y est rencontrée avec MM. Krishnamurti et Nityananda, tous deux en bonne santé et s'apprêtant à revenir en Europe pour le Congrès de cet été.

***

Mme Renée Fabre, 4, place Claparède, Genève, en vue de la publication d'un livre pour la jeunesse, demande à toute personne connaissant des *histoires vraies* ayant trait à l'intelligence des animaux, de bien vouloir les lui envoyer, prêtes à être publiées, à l'adresse ci-dessus.

***

Notre série de conférences de *Fraternité des Religions* a commencé avec succès, le 19 mars dernier, par une conférence sur le *Judaïsme* par M. Aimé Pallière, professeur à

l'Association « Chéma Israël » et prédicateur adjoint du Temple israëlite de la rue Copernic. Huit jours après le Révérend Père Malvy, de la Compagnie de Jésus, a parlé sur le *Catholicisme Romain*. Ces deux conférences étaient accompagnées l'une et l'autre, d'une très belle audition de musique religieuse. Nous recommandons chaudement à tous nos lecteurs et leurs amis, la suite de cette série de conférences de « Fraternité des Religions », qui doit se poursuivre jusqu'en mai.

***

Les « Amitiés internationales » continuent à attirer un nombreux public. Après une conférence sur le *Brésil* par M. Montarroyos, en Janvier, nous avons eu une réunion sur la *Suède*. La conférence a été faite par M. le Professeur Ekman, lecteur à la Sorbonne. Mme Bjurström, femme du Pasteur de l'Église suédoise de Paris, chanta des chansons populaires, habillée en costume national, On entendit également un très beau chœur de voix d'hommes. Puis un film déroula de ravissants paysages suédois, et la fête se termina par des danses populaires en costumes, dansées par des jeunes gens et jeunes filles de la colonie suédoise à Paris. Ces jeunes gens ont été si heureux de se retrouver pour la préparation de ces danses, qu'à la dernière répétition, ils ont décidé, d'un commun accord, de continuer à se réunir une fois par semaine pour faire de la musique et étudier leurs danses nationales. Nous sommes heureux de penser que l'Ordre a un peu contribué à cette heureuse innovation.

***

Le lundi 5 février a eu lieu, à la Madeleine, sous les auspices de l'Œuvre d'Orient et sous la Présidence du Cardinal Archevêque de Paris, une grand'messe solennelle célébrée par Mgr Efreimoff selon le rite slavon. Autrement dit, le maître autel de la Madeleine a vu se dérouler identiquement le même service que celui célébré dans les églises orthodoxes russes et les voutes de la grande église romaine ont retenti des échos de cette même vieille liturgie slave que l'on peut entendre tous les dimanches à l'église russe de la rue Daru.

Cette cérémonie organisée pour venir en aide à l'Œuvre d'Orient, avait en réalité pour but officieux de faire une démonstration éclatante du respect de Rome pour les rites chrétiens orthodoxes, ainsi que de la liberté et de l'autonomie dont le Églises réunies peuvent continuer à jouir dans le sein de l'unité romaine.

Une immense affluence assista à cette manifestation où il était donné de songer avec intensité à l'heure où règneront peut-être enfin, l'union véritable et la fraternité.

NOTES ÉDITORIALES

(EXTRAITS)

.....Nous déplorons éternellement les ténèbres, tout en ayant soin de tourner le dos à la lumière, nous demeurons toujours dans la vallée obscure et nous pleurons vers le sommet ensoleillé. Pleins d'ignorance, nous jouons au pied de la colline avec les fantômes de notre imagination, nous blessant et blessant les autres dans notre aveuglement, pendant que sur cette colline règne la paix parfaite et la sérénité. Un peu d'effort et nous serions au milieu des dieux mêmes, goûtant à la vie et vibrant d'une joie magnifique. Mais cet effort exige de l'énergie et la détermination de sortir des ténèbres et du sillon étroit de l'humanité. Nombreux sont ceux d'entre nous qui aspirent à s'arracher à la souffrance, à l'angoisse et à l'illusion, mais l'aspiration, le désir ne sont pas assez forts, ils ne sont pas assez intenses, ils ne dominent pas notre vie et notre pensée. Au contraire, nous abordons ce travail difficile et compliqué de la vie spirituelle (car *c'est* un travail, autant que d'aller à un bureau et de peiner pour gagner sa vie), sans y attacher beaucoup d'importance, ni beaucoup d'espoir, et qu'après avoir essayé toutes sortes de travail et avoir échoué. Être spirituel est la pensée tardive de notre vie, non pas la conviction principale de notre premier et joyeux enthousiasme.

Je me souviens d'avoir entendu un homme gémir sur ses échecs passés et parler avec enthousiasme de sa situation future, celle de maître d'école, que l'on suppose être si facile à remplir, de sorte que n'importe quel imbécile se considère comme tout désigné pour cette grande charge pleine de responsabilité; nous sommes pareils à cet homme. La spiritualité a été jusqu'à présent la demeure des pauvres, des infirmes et des humbles, de laquelle sont bannies la jeunesse, la beauté et la joie. Elle a été le refuge des désappointés, mais jamais elle n'a été le centre d'un immense espoir. Sans aucun doute elle est pour quelques-uns l'essence même de toutes choses, mais pour la majorité elle est la demeure aux lointaines lumières et le séjour d'un bonheur passager.

L'homme pauvre est consumé d'un désir, d'un seul, être riche ! S'il est ambitieux, il travaille du matin au soir, le cœur rongé d'un seul désir, pour lui aucune pensée n'existe que d'être riche, d'avoir la fortune. Il passe des nuits sans sommeil et des jours terribles jusqu'à ce qu'il ait trouvé le moyen de satisfaire son ambition dévorante, et il n'y a pour lui ni repos, ni paix, ni bonheur, jusqu'à ce qu'il puisse poser son front brûlant sur le sein de la richesse. Les gens les plus riches d'aujourd'hui ont été autrefois tellement misérables qu'ils ont dû passer des jours sans manger. Or, nous n'apportons pas dans le monde de la spiritualité, les mêmes qualités que dans les affaires, nous ne sommes pas ambitieux, nous n'entreprenons pas de vaincre, ainsi que dans les affaires de ce monde, n'acceptant pas de défaite, brûlant sans cesse d'un unique désir, et sacrifiant tout, nos personnalités, nos désirs, nos goûts, nos plaisirs, toutes choses pour atteindre le but unique et dévorant qui est tout pour nous. Comme je l'ai déjà dit, nous n'arrivons dans ce domaine qu'après avoir erré dans les jardins étincelants de l'illusion, pleins de regrets et de chagrins, de répugnance et d'hésitation. Nous n'y courons jamais dans le premier élan de la jeunesse, pleins d'enthousiasme et d'audace, nous nous y traînons plutôt, honteux et désespérés. C'est une des nombreuses raisons pour lesquelles la spiritualité ne triomphe pas, il n'y a pas une jeunesse impétueuse et enthousiaste à son autel, pour accomplir de grandes actions.

Ceux d'entre nous qui sont sur la voie qui mène à la spiritualité doivent réaliser, il me semble, que nous devons agir avec autant de capacité et de détermination, autant d'énergie, que lorsque nous nous occupons de quelque importante affaire mondaine. Il ne s'agit pas de prendre la spiritualité au tragique ou de vivre d'une façon attristante, seulement, pour nous, rien d'autre ne devrait exister, tout ce qui n'est pas cela devrait tenir dans notre vie une place secondaire. Alors nous commencerons à savoir distinguer entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas, entre le vrai et le faux — de fait la vie sera simplifiée, les tourments innombrables et les soucis mesquins s'évanouiront et la vérité se montrera avec une netteté éblouissante. Ce n'est pas que la plupart d'entre nous n'aperçoivent de temps en temps la lumière, mais nous ne savons pas si elle nous conduira au suprême bonheur. Notre ruine est causée par l'insouciance avec laquelle nous pataugeons dans deux mondes à la fois. Il en résulte que nous n'avons ni grandeur, ni prospérité, ni santé, ni bonheur sur le plan

physique, et que nous n'avons pas conquis non plus les autres plans qui conduisent au royaume des Dieux. L'échec est notre ombre et le mécontentement notre constant compagnon. Aussi longtemps que nous n'aurons pas décidé fermement quel sentier nous allons suivre, réalisant pleinement les conditions de ces deux mondes, nous demeurerons malheureux, stériles et sans gloire; et, ce qui est plus grave, nous deviendrons un obstacle pour ceux qui désirent accomplir et mener à bien l'entreprise qui était jadis notre but.

J. KRISHNAMURTI.

(Extrait, traduit du *Herald of the Star.*)

PEUT-ON ASSURER LA PAIX DU MONDE?

L'EFFORT RELIGIEUX POUR LA PAIX. COMPTE RENDU DE LA RÉUNION PUBLIQUE DU 11 FÉVRIER 1922.

Ouverture par le Chœur de l'Ordre.

Allocution de la Présidente Mlle Mallet :

« La réunion qui nous assemble, a pour titre une interrogation qui nous paraît aujourd'hui plus poignante que jamais : *Peut-on assurer la Paix du monde?* C'est même une question si brûlante, que beaucoup de personnes doivent se dire, qu'il est tout à fait utopique et même puéril et inutile de parler de Paix en ce moment, qu'elle est impossible. Elle est peut-être impossible, en effet, lorsqu'on envisage la question du point de vue politique, financier, commercial, ou simplement purement humain. Mais ce n'est pas ainsi que nous l'envisageons, et nous allons aborder aujourd'hui ce problème de la Paix du point de vue religieux, le seul, l'unique point de vue possible, nous semble-t-il, pour parler de la Paix. Il n'y en a pas d'autres. Ce n'est que par l'action religieuse que toute autre action pour la Paix sera rendue efficace. Ce n'est que par l'action de Dieu, par l'action du Christ dans les cœurs et les consciences que la Paix pourra venir. Car toutes les questions brûlantes d'aujourd'hui, même celles qui paraissent les plus terre à terre et les plus pratiques, ne sont en fin de compte que des ques-

tions *de conscience*, de consciences qui doivent être changées ou éveillées. Et c'est parce que nous tous qui sommes ici, membres de l'Ordre de l'Étoile d'Orient ou non, catholiques, protestants, nous croyons à l'efficacité de l'action divine, que nous allons pouvoir parler de Paix, de l'action pour la Paix et je l'espère d'une açon utile.

C'est aussi parce que l'Ordre, depuis plus de 12 ans maintenant, a une telle conviction dans l'immixtion divine dans les affaires du monde, dans l'intervention du Christ à notre époque, jusqu'à croire à Sa nouvelle venue, où à celle d'un de ses envoyés, ou à celle de son souffle passant sur le monde comme une grande Pentecôte, peu importe la forme que prendra cette venue, qu'il croit inébranlablement à la Paix possible, à la Paix future certaine. C'est pourquoi sa tribune est une tribune libre, une tribune de paix, qui veut aider à propager toutes les idées nobles, à faire connaître tous les grands mouvements de l'heure. Une tribune libre, où nous voudrions que les gens d'opinions les plus diverses se rencontrent pour se donner la main au-dessus des divergences, une tribune où tous les pionniers d'un avenir meilleur, tous les serviteurs de l'humanité puissent être reçus, honorés, écoutés,

« Nous sommes si heureux d'avoir aujourd'hui parmi nous deux de ces hommes de bonne volonté et d'action, les représentants de deux grands mouvements pour la Paix et la Fraternité mondiale : M. Georges Hoog, le distingué directeur du journal *la Démocratie*, un des organes de l'admirable mouvement de M. Marc Sangnier, et M. le Pr Jézéquel, le secrétaire général du mouvement protestant de « l'Union par les Églises ». Je ne dirai rien de ces deux grands mouvements, M. Hoog et M. Jézéquel le feront mieux que je ne saurais le faire. Vous devez avoir une grande hâte de les entendre parler de leurs travaux respectifs, aussi vais-je leur céder la parole, non sans les avoir remercié chaleureusement d'être venus aujourd'hui et leur avoir souhaiter la bienvenue. »

Discours de M. Georges Hoog :

« Mesdames, Messieurs,

« Comme le disait notre présidente, tout à l'heure, les organisateurs de cette réunion posent devant l'opinion publique une question dont l'actualité est particulièrement brûlante, dans les circonstances presque tragiques que nous traversons : peut-on assurer la paix du monde?

« Pour notre part, nous n'hésitons pas à répondre, oui, mais à une condition, celle de vouloir vraiment la paix.

Certes, après les quatre années de cruelles souffrances de la guerre, on ne rencontre plus, ou presque plus, d'hommes qui osent vanter certaines prétendues vertus morales ou sociales de la guerre, qui prétendent découvrir dans celle-ci une sorte de mal nécessaire au progrès et à l'évolution de l'humanité; surtout au lendemain d'un conflit qui a dépassé en horreur tout ce que l'on pouvait imaginer, bien rares ceux qui auraient l'audace de formuler de pareilles théories; ils craindraient de se faire lapider.

Mais si les théoriciens avoués de la guerre féconde, de la guerre utile, se font rares, peut-on dire que, du côté des gouvernements, ou même du côté des peuples, on trouve cette volonté tenace, ce vouloir ferme d'empêcher le retour du cataclysme? On désire la paix, mais la veut-on vraiment? Vouloir la paix, en effet, ce n'est pas formuler un vœu vague; c'est être résolu à remplir tous les devoirs qui découlent de cette volonté de paix.

« Or, à l'établissement d'une paix solide et durable, il y a deux sortes de conditions: des conditions matérielles, d'une part, et, d'autre part, des conditions d'ordre moral et religieux. Ces dernières sont peut-être, d'ailleurs, et même certainement, plus difficiles à réaliser que les premières. Ce n'est pas que les conditions matérielles de la paix soient négligeables ou superflues, ainsi que nous allons le voir, mais elles ne peuvent prendre toute leur valeur que si elles sont appuyées sur les conditions morales; seules, elles sont radicalement insuffisantes.

« Voyons donc, d'abord, quelles sont les conditions matérielles de la paix.

« Pour que la paix soit possible dans le monde, il importe, en premier lieu, que les peuples soient entourés de justes frontières, c'est-à-dire que tous les hommes qui adhèrent librement à chacun d'eux soient, autant que possible, réunis à eux, et que, par ailleurs, ils ne retiennent pas captifs chez eux d'autres peuples ou des portions d'autres peuples. Si, avant la guerre de 1914-1918, la paix était si fragile, n'est-ce pas précisément parce que le monde était souillé d'une série d'injustices et d'oppressions dont il était impossible, et même révoltant, qu'une paix définitive consacrât l'iniquité? Toutes ces injustices n'ont, sans doute, pas complètement disparu aujourd'hui; du moins sont-elles infiniment moins nombreuses, et une paix véritable est-elle, de ce fait, devenue plus facile,

« En second lieu, l'établissement d'une paix juste et durable implique la réparation des dommages injustement causés et la réalisation de conditions économiques permettant à chaque nation une vie normale. Hélas ! nos régions dévastées du Nord ne renaissent pas encore vraiment à la vie, et, d'autre part, mon ami M. Jézéquel, mieux encore que moi-même sans doute, — puisque, au cours de l'année dernière, il a voyagé pendant de longs mois à travers l'Europe Centrale, — pourra vous dire, tout à l'heure, dans quel état de profonde détresse économique végètent certains peuples. Nous en avons eu, lui comme moi, un témoignage tout particulièrement navrant sous les yeux, dans cette Autriche où nous nous sommes rencontrés pour le deuxième Congrès démocratique international que nous avions organisé à Vienne. Proclamons-le donc bien haut : quand, dans une nation, des régions entières portent encore l'affreux stigmate de la guerre; quand, dans d'autres nations, des classes entières meurent littéralement de faim, quand des générations nouvelles sont anémiées dès l'enfance par une lamentable sous-alimentation, quand une nourriture normale et un vêtement suffisant deviennent comme un luxe refusé à certaines parties de la population, quand des peuples vivent, ou plutôt meurent, dans une telle détresse, peut-on dire que la paix soit réalisée?

« Mais on n'aura pas, non plus, la vraie paix aussi longtemps, en troisième lieu, qu'on n'aura pas débarrassé l'humanité de cette armure de fer, de cette lourde carapace qui la recouvre encore, gênant son libre développement, et constituant une menace permanente pour la sécurité de tous les États. Que de déceptions brutales, hélas ! sont descendues dans nos cœurs à la suite de la longue et terrible conflagration ! Ne nous avait-on pas laissé entendre que cette guerre devait être la dernière des guerres, et marquer enfin l'avènement de l'ère de paix définitive à laquelle nous aspirons?

« Ce problème du désarmement matériel des peuples est soudé à celui de l'organisation d'une Société générale des Nations. Aussi bien, voyons-nous, dans la création de cette dernière, la quatrième condition matérielle de l'établissement d'une paix véritable. Le jour, en effet, où un organisme supérieur à tous les États sera en mesure de défendre les intérêts généraux de l'humanité, c'est-à-dire assez puissant pour les faire respecter par chaque peuple en particulier, les nations pourront être toutes désarmées. Jusque-là, force leur sera de faire respecter elles-mêmes leur indépendance. Mais que la Société des Nations puisse garantir à chacune d'elles cette

indépendance qui leur est nécessaire et le respect de leur juste droit, alors la paix sortira du domaine du rêve pour entrer dans celui de la réalité.

« Ces conditions matérielles de la paix sont d'autant moins négligeables que le Pape Benoit XV ne dédaignait pas de le préciser, pendant la guerre même, au début de sa magnifique croisade en faveur du rétablissement d'une paix chrétienne entre les nations. Ne proclamait-il pas que cette paix ne serait juste et durable que si elle faisait droit, dans la plus large mesure possible, aux aspirations des peuples? Permettez, Mesdames et Messieurs, au catholique que je suis d'évoquer à ce sujet, dans cette assemblée, une conversation infiniment émouvante que nous eûmes l'honneur d'avoir, mon ami Marc Sangnier et moi, il y a un peu plus de trois ans, avec le Pape Benoit XV.

« S'il est un homme, qui, de toute son âme, aimait la paix, et qui l'aimait au point de ne pas se laisser rebuter par les incompréhensions et les injures dans son magnifique effort de pacification, ce fut bien le Pape Benoit XV. Or, dans la conversation à laquelle je fais allusion, il nous disait : — Il est trois principales réformes qu'il faudrait accomplir pour consolider la paix dans le monde quand la guerre sera terminée. D'abord, la suppression de ce service militaire obligatoire qui constitue, pour tous les peuples, une charge si lourde, si écrasante. Il importerait ensuite de retirer à tout jamais aux chefs d'État le droit de déclarer la guerre; ce droit ne devrait appartenir qu'aux peuples qui hésiteraient beaucoup plus à y recourir, car, en définitive, ce sont toujours les peuples qui souffrent le plus cruellement de la guerre; en tout cas, si on ne le reconnaissait pas exclusivement aux peuples, qu'à défaut de ceux-ci, on le donne aux seuls Parlements qui hésiteront, eux aussi, davantage qu'un chef d'État, à jeter la nation dans le monstrueux cataclysme; — certes, ajoutait mélancoliquement le Pape Benoit XV, avec un sens très aiguisé des réalités psychologiques et politiques, certes, les Parlements eux-mêmes finiraient peut-être par se ranger à l'avis des gouvernements; tout au moins réussirait-on souvent ainsi à gagner un peu de temps, et gagner du temps, c'est parfois gagner la paix. En troisième lieu, concluait le Pontife, il faudrait instituer un tribunal international d'arbitrage pour résoudre pacifiquement les différends entre les nations.

« On nous dit parfois : « Mais vous êtes des chimériques, des « utopistes; vous rêvez d'un paradis terrestre où tous les « hommes seraient justes et doux. Nous en sommes loin ! »

Non, Mesdames et Messieurs, nous connaissons assez la nature humaine et ses faiblesses pour nous douter que, tant qu'il y aura des hommes, tant qu'il y aura des peuples, il pourra surgir des difficultés entre eux. Ce que nous prétendons seulement, c'est que, dans une civilisation digne de ce nom, ces différends, inhérents à la nature humaine elle-même, peuvent et doivent être résolus par d'autres méthodes, moins primitives, moins barbares, que la guerre. Il est vrai toutefois que ces réformes d'ordre matériel que nous venons d'énumérer, ces réformes qui tendent à humaniser, à civiliser les rapports entre nations, ces réformes sans lesquelles nous savons qu'il n'y aura pas de paix juste et durable, il est vrai que ces réformes resteront inefficaces, si elles ne sont pas accompagnées et comme soutenues par des réformes morales correspondantes.

« S'agit-il de garantir à chaque nation de justes frontières? Vous savez que l'on trouve encore, dans ce pays de France même, des hommes qui prétendent placer l'intérêt national au-dessus de tout, qui osent affirmer que tout est légitime, que tout est bon qui peut se justifier du point de vue national. La justice, le droit sont, pour eux, simplement des mots : l'intérêt national est la seule loi à laquelle ils acceptent de se soumettre. Eh bien ! tant que les hommes animés de tels sentiments exerceront leur influence néfaste sur la politique des divers États, on ne pourra vraiment garantir à chaque peuple toute la justice à laquelle il a droit. Donc, première réforme morale à accomplir : la justice, au point de vue matériel même, ne triomphera dans la politique extérieure que lorsqu'on admettra qu'au-dessus de l'intérêt particulier de chaque nation, il y a un intérêt plus général encore, celui de l'humanité. Aussi bien ne disons-nous pas, nous : « La patrie au-des-« sus de tout » car, au-dessus de la patrie, nous plaçons la justice, au-dessus de la patrie, nous mettons Dieu.

« Au point de vue du désarmement, il en est de même. Supposez que l'on désarme son ennemi, celui dont on redoute l'agression : croyez-vous qu'on aura ainsi obtenu la garantie d'une paix définitive? Croyez-vous que ce désarmement matériel sera possible s'il ne correspond à un véritable désarmement moral? Vous savez tous quel péril peut constituer, en temps de guerre, l'aviation, même civile : allons-nous donc arracher à l'ennemi jusqu'à son aviation civile? C'est impossible et, pourtant, un avion civil peut se transformer, en une heure, en un avion de guerre, en un engin destructeur de vies humaines : il suffit d'y adapter un lance-bombes. Nous pouvons faire les mêmes réflexions à propos d'autres industries

et, particulièrement, de l'industrie chimique; telle industrie chimique aujourd'hui tournée vers la paix, ne peut-elle pas, demain, être orientée vers la guerre? Quels explosifs, quels gaz asphyxiants ne peut-elle pas fabriquer? Après avoir interdit l'aviation civile à l'ennemi, faut-il donc proscrire l'industrie chimique? Dès lors à quelles conclusions arrivons-nous? Tant que les hommes, tant que les peuples auront la volonté de se battre, ils trouveront toujours des armes pour se battre. Ce qu'il faut faire, pour amener un véritable désarmement, ce ce n'est donc pas seulement retirer aux peuples, à tous les peuples, fusils, mitrailleuses et canons; c'est leur enlever en même temps, c'est leur enlever surtout la volonté de s'en servir? C'est en ce sens que le Pape Pie XI a prononcé cette forte parole, qui a été si mal comprise dans certains milieux : « La sécurité des nations ne repose pas sur une « forêt de baïonnettes, mais sur la confiance et l'amitié mu- « tuelles ».

« Enfin, l'une des principales conditions matérielles de la paix, avons-nous dit, serait l'institution d'une Société générale des Nations. Mais celle-ci ne peut être viable que si elle est animée par une âme internationale, par une conscience internationale. Et qu'est-ce à dire? C'est-à-dire que tous les peuples, quels qu'ils soient, doivent avoir conscience de l'intérêt supérieur, de l'intérêt commun qu'ils ont tous à ce que les différends qui les divisent soient réglés par d'autres moyens que la guerre. Tel est l'objet de cette conscience internationale, et le jour où elle sera née, ce jour-là, la véritable Société des Nations elle-même existera. A cet égard, nous ne pouvons nier que la religion, que les forces religieuses, nous apportent des énergies que nous ne pouvons guère trouver ailleurs. La religion nous enseigne, en effet, que les peuples étant frères, l'intérêt national ne saurait être leur seule loi, qu'au-dessus de leurs patries respectives, auxquelles ils doivent, certes, amour, dévouement et fidélité, il est une céleste patrie où ils se retrouvent fraternellement unis dans l'amour du même Dieu, leur père à tous.

« Je me rappelle cette parole que prononçait, pendant la guerre, un grand chrétien qui était aussi patriote, car on peut être un grand patriote en même temps qu'un grand chrétien, le Cardinal Mercier. Il disait : « Non la patrie n'est pas un dieu « Moloch sur l'autel de qui toutes les vies puissent être légi- « timement sacrifiées. Non, le droit, c'est la paix, bâtie sur « la justice... La guerre pour la guerre est un crime... » Voilà le vrai patriotisme chrétien. Il ne considère pas que la patrie

doive passer avant tout; il proclame qu'au-dessus de la patrie il y a Dieu et la justice; que c'est Dieu qu'il faut servir d'abord. Est-ce parler contre l'idée de patrie que de parler ainsi? N'est-ce pas, tout au contraire, la rendre impérissable en la liant au service d'une indestructible cause, celle de la justice? Loin d'affaiblir l'idée de patrie, fortifions-la en l'épurant. Détruire la patrie, au sens noble du mot, ce serait appauvrir l'humanité. C'est, je crois, le philosophe Boutroux qui a dit : « La patrie est comme un aspect de l'humanité. » Il faut respecter cette variété, cette diversité des patries : elles constituent une richesse, à condition que l'intérêt particulier de chaque peuple soit subordonné à l'intérêt général de tous, à condition que l'harmonie règne dans la paix et la justice.

« Si nous examinons donc dans quelles conditions peut être réalisée la véritable Société des Nations, si nous comprenons que sa mission doit être d'unir les hommes par-dessus les frontières, nous constaterons que, sur ce terrain encore, la religion nous apporte des énergies privilégiées. « Il y a une société « humaine qui, par la vertu du christianisme, est vraiment « une fraternité humaine », disait, il y a quelque temps, un prélat français. Malheureusement, cette idée de fraternité est souvent oubliée, méconnue, blasphémée. Or, comme le proclamait encore le Pape Pie XI, « l'amour de la patrie, source « puissante de multiples vertus lorsqu'il est réglé par la loi « chrétienne, devient un germe d'injustices et d'iniquités s'il « dégénère en nationalisme immodéré. » Dans cette assemblée de Français, il me semble que de telles idées ne peuvent pas ne pas faire l'unanimité, car, en vérité, n'avons-nous pas été les premières victimes, nous, Français, de la part de l'Allemagne qui nous déclara la guerre, de ces théories de « natio- « nalisme immodéré »? L'Allemagne impérialiste et militariste ne leur avait-elle pas donné l'expression la plus concrète, la plus violente? Nous devons donc à la mémoire de nos chers morts, qui emportèrent souvent dans leur tombe le suprême espoir que leur sacrifice total éviterait à leurs enfants et à leurs petits-enfants la douleur d'un pareil cataclysme, nous nous devons à leur mémoire de réaliser ce sublime espoir en travaillant de toutes nos forces à fonder la paix sur des bases plus justes, plus humaines, et, partant, plus chrétiennes.

« Pour notre part, voici à quels efforts, mes amis et moi, nous nous sommes consacrés pour essayer d'apporter notre pierre modeste, mais utile, je le crois, à ce grand édifice de la paix. Convaincus, comme je vous l'ai dit, que la paix ne peut être simplement le résultat de réformes matérielles; convaincus

qu'elle exige une longue éducation de l'opinion publique, nous avons créé ce mouvement de l'Internationale démocratique, qui se propose, précisément, un effort d'éducation pacifique et de désarmement moral. Notre Internationale a déjà tenu deux congrès : le premier a eu lieu à Paris; nous n'avons pas hésité à y convier les démocrates pacifistes de tous les pays, même, et j'oserai dire, surtout ceux des anciens pays belligérants; et c'est ainsi que nous avons accueilli parmi nous, en 1921, des pacifistes autrichiens, allemands, hongrois... Certains s'en sont offusqués, et nous leur répondions : « Avant la guerre, « vous objectiez souvent, non sans quelque raison peut-être, « aux pacifistes français que ce n'était pas en France, où l'on « ne voulait pas la guerre, qu'il fallait prêcher leurs théories; « que c'était plutôt en Allemagne, où la guerre se préparait ». Eh bien! c'est justement parce que nous ne voulons pas que cette guerre recommence que nous soutenons notre propagande, non seulement en France, mais en Allemagne où un nationalisme ardent couve encore sous la cendre non refroidie, et dans tous les autres pays. Car c'est partout, en vérité, qu'il faut mener cette ardente campagne pour la paix, et voilà pourquoi nous avons fait appel au concours de tous les pacifistes sincères. Il est de bon ton, je le sais, dans certains milieux, de douter de cette sincérité, et je vous répondrai simplement par quelques chiffres : en Allemagne, depuis la fin de la guerre, depuis l'armistice, près de 400 pacifistes sont tombés sous les balles des nationalistes. Est-ce que des hommes, je vous le demande, qui défendent leurs idées jusqu'au sacrifice de leur vie, ne méritent pas qu'on croie à leur sincérité? Nous avons donc trouvé en Allemagne comme dans les autres pays d'ardents et dévoués concours.

« L'année suivante, notre second congrès a eu lieu à Vienne : M. Jézéquel avait bien voulu y représenter l'Alliance, dont il vous parlera tout à l'heure. De ce congrès, plus encore peut-être, tous nos amis sont sortis fermement ancrés dans cette résolution de préparer les esprits à vouloir, d'un vouloir conscient et ferme, cette paix que nous désirons tous. On nous dit : « C'est une œuvre de longue haleine; il y a des problèmes « plus pressants. » Mais est-ce que ces problèmes plus pressants, le problème des réparations par exemple, ne comportent pas eux-mêmes des solutions à très longue échéance, et la recherche de ces solutions nous dispense-t-elle de cet effort méthodique, persévérant, inlassable pour la paix? Croyez-vous qu'une cause aussi noble ne mérite pas que l'on y consacre même de longues années de sa vie, que l'on fasse preuve à son

service de beaucoup de persévérance et de ténacité, que l'on soit résolu à vaincre toutes les difficultés, toutes les oppositions, tous les partis-pris?

« Notre mouvement de l'Internationale démocratique fait donc très largement appel à toutes les bonnes volontés, à tous les idéalistes pour lesquels le progrès du monde est, non pas simplement une question de force, mais, comme le disait si noblement notre présidente, « vraiment une question de « conscience ». Ils ne seront jamais assez nombreux à s'enrôler dans cette généreuse et opportune croisade en faveur de la paix.

« Au terme de cet exposé, si nous posons de nouveau la question : « Peut-on assurer la paix du monde? » nous pouvons, je crois, répondre hardiment : oui, on peut l'assurer, mais à la condition d'être résolu à un effort tenace, à la condition de tendre la main, fraternellement, à tous ceux qui, dans la sincérité de leur cœur, veulent soutenir le même effort. Si tous ceux-là qui ne sont pas exclusivement les adorateurs de la force, qui ont un idéal au cœur, qui croient à la justice, qui se prosternent devant le Dieu connu ou inconnu en qui s'incarne, pour eux, la justice suprême; si tous ceux-là mettent passionnément au service de la grande cause de la paix les forces morales et religieuses qui habitent leur âme, alors, oui, on peut assurer la paix du monde. »

AUDITION DU CHŒUR

Discours de M. le pasteur Jézéquel :

« Ma première parole sera pour remercier très chaudement les organisateurs de cette rencontre, et pour vous remercier non moins chaudement, vous qui avez eu le courage de négliger les premiers sourires du printemps pour venir à cette réunion austère.

« Vous êtes venus ici non pas par simple curiosité, mais parce que le sujet annoncé vous touche directement. S'il s'agissait d'art ou de littérature ou de musique, peut-être quelques-uns auraient pu dire : « Cela ne me regarde pas », mais il s'agit de la paix. Qui peut dire qu'il se désintéresse d'un problème aussi tragique? Car ce problème se pose à chacun de nous par le fait même, par le fait seul que nous sommes tous membres de la grande et douloureuse et misérable famille humaine. Nous ne pouvons pas le négliger plus longtemps, il nous enserre de toutes parts, il nous presse avec une force toujours grandissante; car c'est en raison de ce problème de la paix que nous

nous débattons tous dans les questions angoissantes de la vie chère, des impôts accrus, de la crise des logements, de l'augmentation du pain et de tous les autres ennuis et difficultés qui viennent à chaque instant rendre notre vie plus pénible et plus amère.

« Et ce n'est pas seulement en considération de problèmes d'ordre national que cette question de la paix s'impose à nous, mais aussi au nom de l'humanité toute entière .Considérez quel est l'état actuel de l'humanité, quel misérable spectacle elle nous offre; de quelque côté que nous tournions les yeux, nous avons sous le regard, une démonstration de misère, de souffrance et de malheur. Essayez de prendre tous les peuples qui composent l'humanité présente, et vous les verrez saignants et misérables, que ce soit l'Irlande en proie aux divisions intérieures, à l'assassinat et l'incendie, que ce soit l'Autriche, enfoncée semble-t-il au fond même du gouffre, ou que ce soit encore cette sombre et mystérieuse Russie, regardez : de toutes parts ce sera un spectacle de misère et de souffrance. Et si vous essayez d'analyser ce que vous apercevez, vous vous convaincrez bientôt que malgré cette douleur qui partout s'étale, malgré ces souffrances de tout ordre et de toutes sortes les peuples aspirent à se tendre les mains et à mettre en commun les dernières ressources qui leur restent pour adoucir leurs malheurs. Mais vous vous apercevrez aussi, qu'exploitant leurs douleurs profondes, certains cherchent à les diviser à les dresser les uns contre les autres, de sorte qu'après 4 ans de souffrances, ils risquent d'être jetés dans une lutte plus terrible encore qui, peut-être, marquera la fin de toute civilisation, sinon la fin même de l'humanité. Nous savons bien, en effet, que près de nous il est un adversaire vaincu pour le moment, mais qui ne prend pas son parti de la défaite, nous savons bien que par delà le Rhin il y a l'Allemagne semblable à un géant ligoté qui rugit dans ses liens. Une partie de cette Allemagne se prépare pour une grande et glorieuse revanche et cette perspective évoque encore devant nous des monceaux de morts. Resterons-nous indifférents et pourrons-nous prendre notre parti de répondre quand on vient nous demander notre concours : « Nous avons autre chose à faire? » — Non, le devoir se pose devant la conscience de chacun de nous, et nous ne serions pas des membres de la famille humaine si nous étions capables de nous en désintéresser. Le danger ne nous menacerait-il pas qu'il nous touche dans notre descendance, dans nos enfants; mais pouvons-nous dire que nous sommes à l'abri de nouvelles et d'immenses épreuves, pouvons-nous

le dire pour la jeunesse de demain, admettre de gaieté de cœur que nos enfants, qui sont notre joie et notre orgueil servent de pâture à une guerre dévastatrice et terrible?

« Ce qui est plus inquiétant dans l'état actuel de l'humanité, et ce n'est pas aussi paradoxal qu'il semble, ce n'est pas tant la souffrance et la misère, ce n'est pas tant l'état social et économique, si misérable soit-il, — c'est l'état moral, car ainsi qu'il vous l'a été dit tout à l'heure, ce qui explique cet état que j'ai essayé en quelques traits rapides de mettre devant vos yeux, — c'est l'inimitié, c'est la haine que les peuples couvent au plus profond de leur cœur, qui les rend si pitoyables et fait qu'ils souffrent dans leur chair et dans leur âme. De sorte que le grand problème qui se pose à l'heure actuelle est celui-ci : « Comment sera-t-il possible d'émousser cette haine de manière à ce que les peuples arrivent à comprendre qu'ils font tous partie de la même famille, et qu'ils arrivent surtout à comprendre qu'ils ne pourront s'arracher à leurs misères et surmonter les immenses obstacles qui les arrêtent, tant qu'ils ne mettront pas en commun toutes leurs ressources, toutes leurs forces, tant qu'ils ne consentiront pas à n'être qu'un corps et une âme? »

« Nos gouvernements passent paraît-il, leurs jours et leurs nuits dans la recherche de la solution qui mettra fin aux difficultés actuelles et restaurera dans l'humanité une vie normale au point de vue économique et social. Il n'y a pas d'autre solution que celle qui consiste à restaurer dans l'humanité, parmi les peuples, la confiance et l'amitié. Non pas certes que l'amitié puisse résoudre les problèmes économiques, ce n'est pas l'amitié seule qui supprimera les difficultés, mais ce n'est que dans une ambiance amicale que l'on pourra chercher la solution des problèmes angoissants actuels. La haine non seulement n'est pas capable de nous faire parvenir aux solutions, mais elle nous empêche de les atteindre parce qu'elle nous aveugle et obscurcit notre intelligence et ferme nos cœurs. L'amitié est semblable au courant vivifiant qui traverse l'atmosphère et la purifie, elle rend la clarté aux yeux, l'intelligence aux esprits et permet ainsi la solution de tous les problèmes, puisqu'elle permet de chercher cette solution dans un esprit de paix, de fraternité et d'amitié réciproque.

« Ne vous étonnez donc pas que les églises protestantes, le christianisme protestant se soit lui aussi préoccupé de cette question, et ait compris qu'il y avait là, pour lui, un grand et impérieux devoir à accomplir, car ce ne sont pas des églises chrétiennes véritables, celles qui réclament cette appellation,

tout en oubliant les paroles de Celui qui a dit : « A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres ».

« Nous en sommes persuadés : il y a une soif de paix et de concorde, un désir éperdu de confiance dans le cœur de tous les peuples et quelles que soient les difficultés de la tâche que nous avons entreprise et alors même que de toutes parts on nous jette à la tête les épithètes d'utopistes et de rêveurs, nous n'hésitons pas à entrer dans la grande lutte pour essayer de rebâtir l'humanité, de l'arracher à sa misère actuelle et de lui donner un essor nouveau vers plus de justice, vers plus de beauté et de bonheur, puisque nous la dirigeons vers la paix.

« Voilà ce qu'ont compris les églises protestantes, celles qui représentent le protestantisme répandu sur toute la terre. Elles se sont donc tendu les mains et ont constitué, je ne crains pas de me servir de ce terme, une sorte « d'internationale », qui tout en respectant les frontières, essaie de mettre les peuples en communication les uns avec les autres et de restaurer enfin l'amitié, la confiance et par elles, la paix. A l'heure actuelle les représentants des églises protestantes de 26 pays différents sont constitués en une Alliance qui s'appelle « Alliance universelle pour l'Amitié internationale par les Églises ». Ce titre est peut-être long, mais il a cependant cet avantage de définir exactement quel est l'esprit et le but de cette alliance. Elle n'entend en aucune façon se substituer aux gouvernements, elle ne prétend pas devoir ou pouvoir résoudre par elle-même les grands problèmes d'ordre économique et international qui divisent les peuples; elle dit simplement ceci : « Ces conflits ne se résoudront que dans une atmosphère d'amitié, et nous voulons justement développer cette amitié. La méfiance une fois tombée, les peuples pourront se regarder avec des yeux tout autres et étudier dans la confiance réciproque toutes les difficultés qui les angoissent à l'heure actuelle et réussir enfin à s'en débarrasser.

« L'Alliance universelle n'est pas à proprement parler un produit de la guerre. Elle était fondée déjà avant la guerre, dès 1907, aux États-Unis et en Angleterre. Ce mouvement rencontra des échos un peu partout, dans les différents pays; des relations entre eux s'établirent, des échanges d'idées se firent, on s'invitait de peuple à peuple. On essayait de multiplier les rencontres, afin d'apprendre à se connaître, car nous croyons que les peuples ne s'aiment pas parce qu'ils ne se connaissent pas, mais qu'il suffit qu'ils se regardent sous leur visage véritable pour que la méfiance tombe. Malheureusement, il y a

des représentants qui s'en vont d'une nation à une autre nation pour représenter leur pays, disent-ils, mais hélas ! ils ne présentent que le visage de l'intérêt le plus bas, le plus grossier, le plus étroit, et ils ne songent qu'à exploiter les autres nations au profit de la leur. Il est tout naturel que dans les cœurs des peuples qui ont été ainsi exploités se trouve le germe de la haine qui amène un jour la guerre. Mais quand on s'en va les uns chez les autres sans arrière-pensée, sans d'autre préoccupation que d'établir la confiance entre les hommes de bonne volonté, alors la méfiance tombe et l'amitié réciproque s'établit. Cette tâche est difficile certainement, mais combien grande et combien nécessaire, et déjà nous pouvons espérer de voir le fruit de notre effort, lorsque la grande tourmente s'est déchaînée, emportant tout dans son torrent de sang. Vous ne vous étonnerez pas qu'il ait fallu nécessairement suspendre nos travaux. Le 2 août 1914 nous étions réunis à Constance pour essayer de jeter les bases définitives de notre alliance; ce congrès devait être suivi dix jours après par une autre congrès qui était destiné à réunir surtout les églises chrétiennes catholiques; tout cela fut emporté par la tempête comme un fétu de paille et il fallut courir à d'autres devoirs plus pressants et infiniment plus cruels.

« Mais à peine la tempête était-elle calmée que nous nous remîmes à l'œuvre et encore une fois nous essayâmes de ranimer l'amitié entre les peuples. Nous eûmes en 1919 un congrès à La Haye, où l'Alliance universelle fut constituée, mais il fut trop peu nombreux : nous étions encore trop près de la grande catastrophe. Cependant, l'Alliance s'organisa, elle se donna comme président l'Archevêque de Canterbury et prépara son action. En 1921, au congrès de Saint-Béatenberg (Suisse), l'Alliance universelle fut définitivement constituée : 25 nations furent représentées et ce fut extrêmement encourageant. Il y avait 10 représentants des Églises grecques orthodoxes; ces Églises qui furent le berceau du christianisme, et qui semblaient figées dans leurs traditions et paraissaient à jamais vouloir rester indifférentes au progrès, se sont réveillées soudain, ont repris conscience de leur tâche et sont venues se joindre spontanément à nous, prêtes, elles aussi, dans la mesure de leurs moyens, à s'associer à cette croisade qui veut porter la paix à tous les peuples de la terre.

« Au mois d'août dernier, nous avons eu à Copenhague (Danemark), un congrès qui a été le point culminant de l'œuvre de notre association. Des délégués de toutes les nations d'Europe, des États-Unis, du Japon, étaient présents,

par conséquent donc des délégués des nations belligérantes. Nous nous sommes rencontrés avec les représentants du protestantisme allemand. Les délégations française et allemande sont devenues par la force même des choses les champions du congrès; c'est entre eux qu'a eu lieu le plus grave des débats qui étaient à l'ordre du jour du congrès : le problème du désarmement, ce problème si actuel et si brûlant. Eh bien, si brûlant que fut le problème il a été débattu dans un esprit d'amitié; plus encore, dans un esprit de fraternité chrétienne. Il a été possible de s'entendre, d'arriver à un texte qui a été adopté par tous, sur lequel l'unanimité s'est faite, où Allemands et Français ont pu pour un instant au moins, se considérer comme réconciliés. Et c'est ainsi que nous poursuivons notre tâche. Je ne veux pas multiplier les détails, je voulais simplement vous dire quels sont notre but et notre idéal, persuadé qu'il me suffit de les exposer devant vous pour conquérir immédiatement votre sympathie, car il n'est pas un homme, s'il est vraiment digne de ce nom, dont le cœur ne s'émeuve à la pensée d'une humanité véritablement réconciliée et fraternelle, et qui puisse refuser son concours à l'œuvre et à la tâche qui a pour but de préparer cette humanité. »

Voilà la déclaration des principes de l'Alliance. (Lecture de ces déclarations.)

« C'est au nom du Christ que nous nous sommes levés et avec l'assurance que nous partons à la bataille et pour la croisade non pas seuls, non pas simplement avec notre bonne volonté, mais avec une force plus haute qui nous permet d'entrevoir la victoire. Nous croyons qu'il est une puissance qui lutte avec tous ceux qui aspirent à la justice et à la fraternité parmi les hommes, nous croyons qu'il est une force invincible, contre laquelle les assauts du mal viendront se briser, et cette force est la force du Christ. Il est avec nous une puissance qui nous permettra de remporter la victoire parce que c'est la puissance même du Christ, de Celui qui a tant aimé les hommes qu'il a donné sa vie pour eux. Nous croyons qu'il est toujours avec nous, c'est pour cela que nous marchons joyeusement, avec la certitude que le mal sera vaincu et qu'un jour viendra où la grande famille humaine sera véritablement une famille parce qu'elle ne sera composée que de frères et de sœurs. Voilà l'idéal que nous voulons apporter à tous. Dans cette vie si terne, si grise, si difficile ne vaut-il pas la peine d'introduire ce magnifique idéal? Est-ce que nous continuerons à traîner notre existence à travers les petits soucis de la vie quotidienne,

nous débattant contre la vie chère, et contre toutes les difficultés sociales? Nous pourrions transformer notre vie et l'inonder d'une plus haute lumière, nous pourrions tous devenir de ceux qui remportent la victoire et qui marchent comme des vainqueurs. Quel que soit notre terrain, philosophique ou religieux, nous pouvons tous nous rencontrer, puisque tous les hommes sont semblables les uns aux autres, et si nous sommes simplement, tous, des hommes de bonne volonté, nous pouvons travailler chacun selon la nuance propre de son idéal. Ah! cette heure magnifique et glorieuse, où les mères pourront s'asseoir près des berceaux de leurs nouveau-nés et leur chanter les chansons exquises de l'amour maternel, sans que leur voix vienne se briser sur leurs lèvres et se transformer en sanglots à la pensée que peut-être les petits qu'elles élèvent deviendront de la chair à canon sur les champs de bataille. Ah, ce jour glorieux, où il n'y aura plus qu'une seule famille humaine, vivant dans la joie immense de la paix à jamais établie sur la terre! Nous le saluons de tout notre cœur, et nous le préparerons de toute notre volonté. »

Clôture par le chœur de l'Ordre.

LE TRAVAIL MANUEL DANS L'ÉDUCATION ENFANTINE

(Conférence donnée le 14 *Janvier à l'Ordre de l'Étoile d'Orient).*

Nous poursuivons depuis trois ans des expériences sur le travail manuel dans l'Education enfantine.

Sans considérer ces expériences comme terminées, nous croyons qu'un exposé de nos travaux, et des résultats déjà acquis, peuvent présenter un certain intérêt auprès de ceux que les problèmes de la première éducation préoccupent.

Rejetant comme facile et dangereuse toute affirmation sommaire ou dogmatique, nous dirons simplement, pour donner une idée aussi exacte que possible de notre expérience:

Les *postulats* que nous avons admis et les raisons qui nous les ont fait choisir,

Les *conséquences logiques* que nous avons cru pouvoir en tirer,

Les *résultats* que nous désirons et ceux déjà réalisés.

Nous ne nous étendrons pas longtemps sur tous nos tâtonnements. C'est au cours de ces tâtonnements que les postulats, que nous considérons désormais comme les points de départ de nos essais, se sont précisés et affirmés.

Le cadre de nos expériences est une classe d'une école maternelle de la ville de Paris, située dans un quartier de la périphérie.

Pendant les instants consacrés au travail manuel, nous avons toujours laissé les enfants choisir leur occupation, n'usant de contrainte que pour les obliger à cesser leurs travaux. Ces travaux consistent dans la fabrication de ces robes, paniers, broderies, tapis, ceintures, exécutés à l'aide des métiers qui sont sous vos yeux.

Il existe déjà de nombreux ouvrages sur les travaux manuels, et notre but, nous le dirons tout de suite, n'est pas d'ajouter aux mille recettes qu'ils contiennent, quelques recettes nouvelles. Mais la plupart de ces ouvrages, rédigés par des personnes n'ayant que peu de culture manuelle, ne sont réellement que des encyclopédies de bricolages, portant sur des objets sans destination pratique.

Je sais bien que l'inutilité même des objets, leur confère pour beaucoup un rôle décoratif immédiat : en partant de ce principe simpliste, que ce qui décore n'étant pas toujours utile, ce qui n'est pas utile doit forcément décorer.

Nous ne voudrions faire de peine à personne, mais pourtant nous sommes tenus de dire tout le mal que nous pensons de ces travaux où le papier, le raphia, la colle et la laine, s'associent pour produire des objets franchement laids, dans un pays où le bon goût est considéré comme une tradition. Quelques éducatrices, pour justifier ces objets les présentent comme pouvant servir de jouets aux enfants ! Ce sont là des jouets bien fragiles et nous avons vu que leurs protagonistes pensaient de même, puisque ces objets sont mis « à l'abri de toute destruction », rangés dans des vitrines où ils composent des groupements, dont le moins qu'on puisse dire, est qu'ils ne forment pas toujours un ensemble décoratif.

Beaucoup de maîtresses acceptent ces travaux, faute de mieux, comme étant les seuls pouvant servir à l'éducation manuelle des enfants.

Mais nous avons des objections très sérieuses à formuler à ce propos et nous y reviendrons plus tard, en traitant la question si intéressante de la formation du goût.

Pourquoi les éducateurs de tous les temps conseillèrent-ils

le travail manuel? Si l'on ne voit en celui-ci que la formation manuelle, il ne semble guère nécessaire, car les enfants appartenant aux milieux aisés n'en auront que faire, et les autres auront toute leur vie pour développer leur habileté. Aussi les grands éducateurs ne se sont-ils pas placés au point de vue étroit de la formation de métier, en recommandant le travail manuel, mais au point de vue de la formation générale de l'enfant.

Il faut donc que nous élargissions la question, et que nous abordions le travail manuel comme en vue et en fonction de l'éducation générale.

Parlant de Rousseau, M. Faguet ne disait-il pas : « qu'à de certains moments, dans les civilisations avancées, riches de chef-d'œuvre littéraires, la meilleure maxime de pédagogie qu'on puisse donner, c'est d'écarter les livres. Fatalement, l'acquisition du savoir tend à prendre dans l'éducation la place que doit tenir la formation du jugement et du caractère. Il est bon qu'un Montaigne ou un Rousseau nous remettent sous les yeux les fins essentielles de l'éducation. Nous finissons par oublier d'habituer l'enfant à penser, à force d'étaler devant lui la pensée des autres; nous l'écœurons de littérature et nous n'en faisons même pas un lettré ».

L'alternance des travaux intellectuels et manuels s'impose donc au point de vue de l'éducation générale. Les éducateurs ont vu dans le travail manuel le meilleur moyen de développer l'*esprit d'observation* et c'est uniquement pour cette fin qu'ils nous le proposent.

La faculté d'observation est dans tous les domaines de l'activité intellectuelle une richesse immense. Si elle n'est pas la qualité suffisante, elle est néanmoins la qualité absolument nécessaire, et aucune autre ne pourrait s'y substituer.

Une formation, même scientifique, mais purement livresque, est une scolastique. Rien ne sert de bien raisonner, si l'on a perdu l'habitude d'observer. Nous montrerons tout à l'heure par des exemples concrets le lien étroit qui relie l'activité manuelle et l'observation, car le but même de toutes nos recherches est de développer cet esprit d'observation. Pourtant après de nombreuses expériences, nous sommes arrivés à cette conclusion presque paradoxale : négliger cette qualité au début de l'éducation manuelle. C'est que nous avons constaté, et c'est par là que nous nous séparons totalement des méthodes manuelles employées jusqu'ici, qu'il est impossible de réaliser un objet pour la première fois et d'y ajouter en même temps un exercice d'observation.

Nous considérons deux périodes bien délimitées dans l'éducation manuelle :

Une première période pendant laquelle l'esprit est complètement absorbé par la surveillance du geste, qui forme pour nous la période d'éducation de l'automatisme. Une seconde période d'observation et de raisonnement.

Le geste le plus simple nécessite une période d'adaptation. Tant que nous *voulons* un geste, que nous cherchons à raisonner tous les éléments qui le composent, nous accomplissons ce geste avec la plus lamentable gaucherie. Faut-il rappeler le spectacle si risible des jeunes gens, arrivant au régiment et s'exerçant, sous l'œil plus ou moins amène du caporal, à marcher ou à faire demi-tour selon les principes ! Le seul fait de porter sur ces gestes si simples une attention soutenue, fait immanquablement trébucher le sujet au bout de quelques pas.

Nous saisissons ici le mécanisme profond de tous nos gestes : notre être conscient les dirige dans les grandes lignes, mais il est absolument indispensable d'en abandonner la réalisation complète à l'automatisme. C'est lui seul, et non pas notre volonté réfléchie qui peut nous donner le sens des aplombs, ou de l'effort musculaire nécessaire pour accomplir un geste-effort musculaire parfois très subtil, se réalisant dans l'espace avec une précision de 1 / 10me de millimètre : la place des doigts sur les cordes du violon, par exemple. Je cite cet exemple, mais je pourrais en trouver bien d'autres dans toutes les professions manuelles, tout aussi précis et non moins frappants.

Nous avons donc à notre service un manœuvre excessivement adroit auquel nous ne pouvons pas nous substituer, et qui s'offre pour accomplir parfaitement tout ce qu'il y a d'automatique dans nos gestes.

Rappelons ici l'apprentissage de la bicyclette : on nous défend de regarder la roue, on nous défend de vouloir notre équilibre, mais nous y apportons malgré nous une telle attention que nous gênons les gestes de notre manœuvre qui s'en trouve vite vengé.

Il nous faut donc trouver un autre point pour concentrer notre attention, et c'est, comme nous le disions au début, sur l'ensemble des mouvements, c'est-à-dire sur un rythme interne que nous pouvons sans danger la concentrer, en laissant à l'automatisme, la liberté d'en réaliser le détail.

Autrement dit : sitôt que nous connaissons, — car cette connaissance préalable est nécessaire, — tous les éléments d'un geste, il ne faut pas porter notre attention sur sa réalisa-

tion parfaite, mais laisser à l'automatisme le soin de l'apprendre par des répétitions successives.

Nous pensons qu'il y a une relation étroite entre cette constatation et l'expérience du pendule de Chevreul. Dans cette expérience, le sujet concentre sa volonté sur l'immobilité de sa main, tout en pensant le mouvement du pendule. — Le mouvement qui se réalise prouve que la pensée provoque des gestes inconscients. Ces gestes, dans les expériences successives arrivent à une précision et une délicatesse difficilement atteintes par le geste volontaire.

L'on arrivera, par ce moyen, à un résultat meilleur et beaucoup plus rapide, que si l'on cherchait à obtenir immédiatement la perfection par des petits gestes volontaires et raisonnés,

Cette phase de l'éducation manuelle libère l'esprit d'observation.

Imaginons, par exemple, un enfant qui apprend à raboter: pendant la première période d'acquisition du geste, son esprit sera uniquement préoccupé par son accomplissement correct : la répartition des différentes poussées, la franchise du mouvement, le rythme.

Mais ce n'est que lorsqu'il aura acquis cet automatisme qu'il pourra s'intéresser à la perfection de son travail, et, en raisonnant sur les effets de son outil sur les différentes matières, remontant de l'effet aux causes, développer réellement son esprit d'observation.

Voici donc le point sur lequel nous nous séparons complètement des méthodes ordinaires de travail manuel destinées aux enfants, méthodes qui en voulant tirer tout de suite d'un geste le développement de l'observation et celui de l'adresse, n'obtiennent, en définitive, ni l'un ni l'autre.

Il nous reste maintenant à montrer d'une façon concrète les applications pratiques des idées que nous venons d'exprimer. Les programmes et les emplois du temps destinés aux petits enfants de l'Ecole maternelle prévoient l'alternance des exercices intellectuels et manuels.

Nous pensons pouvoir affirmer que cette alternance n'aura jamais été si bien réalisée qu'avec le travail manuel tel que nous l'entendons.

Il offrira au tout petit, si l'on s'en tient à la période de l'automatisme acquis, des minutes de repos mental, dont nos enfants des villes ont un besoin absolu.

Le repos mental ne peut se comparer à la détente du jeu, mais il amène chez l'enfant le calme, l'équilibre et une sérénité prête à se traduire par le chant spontané, permettant aux

idées, que l'enfant aura entendu exposer pendant la leçon, de se fixer et de prendre germe dans son cerveau. Car, une grande personne, après une lecture, s'assimile les idées nouvelles par la réflexion, et nous avons observé chez les enfants que cette réflexion d'assimilation se fait d'autant mieux, et se poursuit d'autant plus longtemps que le côté mobile de leur esprit est fixé par la surveillance d'un automatisme.

Ainsi, nous pouvons créer à volonté des minutes de repos total, des minutes de réflexion, ou bien encore, — mais ici nous revenons à un travail intellectuel — nous pouvons offrir des sujets d'observation à l'esprit de l'enfant.

Avec les tout petits, les minutes de repos nous paraissent les plus nécessaires de toutes, et nous sommes certains de ce repos, quand nous voyons nos petits chanter spontanément en travaillant, le chant étant une sorte d'automatisme intellectuel accompagnant l'automatisme manuel.

Il est très facile d'énoncer des principes d'éducation, mais il est plus difficile de les appliquer, surtout lorsqu'on écarte à *priori* toute idée de contrainte pour l'enfant. Et c'est ici que se justifie le choix que nous avons fait des occupations qui, à première vue, pourrait paraître arbitraire.

D'excellentes études pédagogiques ont déjà montré que l'intérêt d'un travail est étroitement lié à une dépense d'activité, c'est-à-dire que les objets extérieurs intéressent d'autant plus l'enfant qu'ils contribuent à l'expression et à l'affirmation de sa personnalité. Par conséquent, nous proposons à l'enfant des travaux lui offrant la possibilité de réaliser de suite un objet (affirmation de sa personnalité).

L'expérience nous a montré que plus l'objet réalisé par l'enfant présentait de valeur intrinsèque, utile, plus il sentait son effort se hausser à la valeur du geste d'une grande personne, plus son intérêt s'affirmait, puisqu'à ses yeux s'affirmait davantage, plus sérieuse, plus formée, sa propre individualité. Il faut donc proposer à l'enfant un travail offrant un intérêt naturel, intérêt suffisamment puissant pour aller jusqu'à l'effort librement consenti. Même le petit enfant ne consent cet effort qu'autant que le résultat lui paraît devoir le mériter.

Voyons maintenant comment on peut arriver à faire désirer à l'enfant au cours d'un travail concret, l'acquisition de connaissances abstraites. Un exemple pris au hasard parmi les travaux faits par les enfants :

Au cours d'un tissage d'une petite robe, soit pour la répartition du décor ou la répétition d'un groupe de rayures, l'enfant se trouve forcé, pour obtenir le résultat désiré en agissant

sur la matière, de compter et de recompter fil à fil, ou de les grouper pour obtenir une division, ce qui lui paraît assez vite un travail fastidieux. C'est au moment précis où ce travail commencera à lui peser, qu'il acceptera avec joie l'étude de l'opération abstraite qui lui simplifiera le travail. De nombreux exercices portant aussi bien sur la connaissance des rudiments de géométrie, de calcul ou d'augmentation du vocabulaire, pourront se faire de la même façon au cours de l'exécution de travaux variés.

Pour l'éducation sensorielle, nous ne prendrons pas parti entre ceux qui affirment qu'un sens peut se développer et ceux qui nient la possibilité de ce développement, car nous ne tenons qu'à une certitude beaucoup plus importante, qui est celle de l'adaptation d'un sens à un travail donné, — adaptation qui peut prendre l'aspect d'un développement complet de ce sens.

Nous croyons voir une analogie frappante entre l'éducation sensorielle et l'éducation physique. Les méthodes de gymnastique d'il y a une vingtaine d'années voyaient une fin dans une formation physique, faisant travailler muscle après muscle en les isolant soigneusement. Des méthodes plus récentes (Hébert, Joinville) ont prouvé qu'un individu ainsi développé, n'obtenait sur un ensemble d'exercices, qu'un résultat presque nul, malgré son apparence parfois très flatteuse, car il lui manque justement la possibilité d'adaptation de sa force à un travail déterminé. Or, nous développons naturellement cette faculté d'adaptation chez les enfants, au cours de petits travaux. C'est le toucher par exemple, et lui seul, qui renseigne l'enfant sur la répartition uniforme d'une matière plastique dans un moule; le contrôle ne se fera que lorsque la pièce, sortie du moule, sera soigneusement sectionnée, et montrera aux yeux les défaillances du sens tactile.

Pour la vue et la perception des couleurs, nous croyons utile de faire tout de suite percevoir à l'enfant la relativité de ces dernières, soit en fonction des couleurs avoisinantes, et non pas sous l'aspect purement abstrait où l'on a cru parfois pouvoir les présenter.

Premier exemple : En fonction de la lumière, la couleur de la laine en écheveaux, qui sert à confectionner un tapis, n'a pas la même valeur que sur les points coupés du tapis, puisque dans le premier cas, la laine couchée réfléchit la lumière, tandis que dans le second cas, la laine se présentant en bouts, l'absorbe.

Deuxième exemple : En fonction des couleurs avoisinantes,

au cours de l'exécution d'une broderie ou d'un galon, le fait d'employer ensemble des brins de laine de couleurs différentes, nous permettra d'obtenir des broderies ou des tissus formant tous les composés des couleurs primaires.

Ainsi tous les exercices sensoriels (mesures de longueur, équilibre, poids, constance d'un effort musculaire, perception par la vue, le toucher) peuvent trouver de nombreuses applications au cours des travaux que nous préconisons.

La formation du goût revêt à nos yeux une importance capitale.

Pour le petit enfant, nous pensons que le goût ne peut s'enseigner à l'instar de l'hygiène, que par l'exemple. On ne tolérerait pas qu'une maîtresse employât devant les enfants un français incorrect, car l'on craindrait avec raison que l'enfant ne s'imprègne de ces mauvaises tournures. Que n'a-t-on les mêmes scrupules en matière de goût plastique! Un professeur de français qui ne donnerait comme exemple de bonne prose, ou d'excellente poésie, que ses propres productions serait franchement ridicule. Pourquoi ce ridicule disparaît-il lorsqu'il s'agit de la décoration de la classe? Cette décoration a pourtant autant d'influence sur le goût des enfants que les exemples littéraires?

Puisqu'on initie les petits enfants avec succès à la littérature au moyen de nos vieux contes et de nos vieux fabliaux, et à la musique par nos vieilles chansons et nos rondes populaires, pourquoi n'emploierait-on pas les productions correspondantes de notre art populaire à leur initiation artistique? Il y a là pour le maître ou la maîtresse, une certitude de ne pas se tromper, car ces objets représentent très souvent une synthèse des qualités contenues dans les grandes œuvres.

Nous avons fait l'expérience de décorer ainsi une classe, les objets groupés par les enfants eux-mêmes, sur deux ou trois panneaux, formaient ainsi, à l'aide de branchages, de vases, de jouets ou autres objets, des tableaux naturels. En laissant les enfants nous expliquer pourquoi ils admiraient telle ou telle chose, nous nous sommes aperçus qu'ils étaient très sensibles à la beauté, et que la gaieté et la naïveté saines qui se dégagent des objets populaires, les mettaient très près de la sensibilité enfantine. La composition de ces tableaux intéresse très vivement les enfants. Ils prennent l'habitude d'admirer la forme, le jeu de la lumière, la couleur des objets qui les entourent. Nous pensons leur donner, en développant ainsi le goût, une véritable richesse, car quelle que soit leur situation, s'ils ont pris l'habitude de tirer une joie de la beauté des

choses ils seront certainement plus heureux que ceux qui les possèdent et ne les voient pas.

De temps à autre, un geste, une réflexion d'enfant, nous donne la certitude de marcher dans la bonne voie et nous avons pu voir récemment deux petites filles refuser énergiquement de manger l'orange apportée pour leur goûter, parce qu'elles trouvaient que ces deux fruits complétaient heureusement un ensemble à côté du vase bleu où elles les avaient posés.

Nous nous sommes inspirés des mêmes principes pour la composition des objets à réaliser par les enfants que pour la décoration de la classe.

Les techniques très simples que les enfants ont à employer, leur font percevoir les procédés décoratifs primordiaux. Sur tous les objets qu'ils exécutent, le parti décoratif se dégage des nécessités techniques. Ainsi, une petite robe sera décorée — en plus des quelques rayures dans l'étoffe — par le gros point qui la borde, ou encore par la ceinture. Par ces techniques très simples, les enfants voient se former les premiers thèmes de décors géométriques. Ainsi que l'a montré Mgr Van Gennep dans ses études ethnographiques, la plupart des thèmes géométriques que nous trouvons dans l'antiquité — et peut-être tous les thèmes décoratifs géométriques — ne sont pas des créations cérébrales, mais des reproductions de certains décors découlant nécessairement de la technique. Je pense ici au tissage des ceintures dont nous vous montrerons tout à l'heure quelques exemples.

En résumé, nous cherchons à donner aux enfants le goût de la simplicité et de la logique, ce qui n'exclut nullement la sensibilité, nous rappelant sans cesse cette pensée de La Bruyère : « Il y a le même rapport entre le bon sens et le bon goût « qu'entre cause et effet. »

Pour terminer, je parlerai du bénéfice moral que nous avons pu tirer de la pratique de ces travaux? Presque tous nos petits enfants y ont acquis le respect de l'objet réalisé, prenant conscience de l'effort nécessaire à son exécution; ils étendent ce respect à leurs vêtements, aussi bien qu'aux autres objets qu'on leur confie.

Au point de vue moral individuel, le fait de réaliser quelque chose, aussi bien que la franchise de leurs gestes, leur a donné confiance en eux-mêmes. Autant qu'il nous est possible, nous les rendons témoins des progrès et des petits succès qu'ils remportent sur eux-mêmes, préférant ce moyen à l'idée d'émulation qui entraîne si souvent des rivalités.

Nous poursuivons même à présent une délicate expérience

sur notre groupe d'enfants d'où nous désirons bannir complètement tout esprit de rivalité, par la pratique du travail en commun. Ceci nous est facilité par l'agencement même de nos métiers où deux ou trois enfants peuvent travailler à la fois, et par certains travaux où les enfants passent tour à tour.

Nous avons constaté que les enfants arrivent bien vite à s'intéresser beaucoup plus à l'ensemble du travail qu'à leur travail personnel. Nous les avons vus, maintes fois, lâcher l'objet leur appartenant pour se spécialiser dans telle ou telle technique, heureux de faire avancer n'importe quel ouvrage, et ne pensant plus aux leurs. Nous espérons contribuer ainsi par ce travail en commun, à l'éveil d'une conscience collective chez l'enfant.

Nous allons à présent appeler nos petits et vous montrer comme ils travaillent avec joie; heureux si cette rapide causerie, malheureusement très incomplète (il y aurait tant à dire sur le sujet) a pu vous intéresser.

Jean LE GALL.

LES CONVIÉS AU FESTIN (1)

Quelle témérité de parler de festin au moment où une infinie angoisse étreint le monde! La douleur des blessures non encore guéries, les préoccupations poignantes du présent, le souci d'un avenir incertain accablent l'humanité et la déroute.

Comment admettre un tel dessein? Et comment au contraire ne pas douter du sens de la vie, ne pas se révolter contre son injustice, accuser Dieu de cruauté, ou bien nier complètement son existence?

Est-ce utile de dire que l'état actuel des choses n'est pas dû à la haine de Dieu, mais plutôt à la haine de l'homme, ou au moins à son indifférence?

L'homme voudra-t-il reconnaître l'entière misère actuelle comme le résultat de ses œuvres et de son indifférence à ce qui ne le touche pas personnellement? La souffrance n'est pas contagieuse par elle-même, et se confine au cœur qui l'éprouve. Seule la sympathie et l'imagination sont des médiateurs entre les êtres. Ceux qui en sont dépourvus igno-

(1) Pour répondre à un grand nombre de demandes, cette conférence a été refaite de mémoire par Mme de Manziarly durant sa traversée de France en Amérique.

rent la douleur du voisin jusqu'à ce qu'elle les touche à leur tour et alors ils la trouvent insupportable et injuste.

Par les récents bouleversements successifs, bien des cloisons ont été démolies et un nombre toujours croissant d'êtres, participent aux douloureuses expériences de l'existence et commencent à les réaliser. Pour que l'homme sorte de son indifférence il lui faut vivre l'expérience.

Ce n'est pas la détresse qui a changé, mais seulement le nombre de ceux qui l'éprouve. Elle s'est généralisée maintenant, la certitude d'en être garanti disparaît et l'inquiétude gagne les individus. Ce qui touchait » les autres », semblait loin, et nous laissait indifférents, remplit à présent nos cœurs d'angoisse, parce que nous en sommes également menacés.

C'est l'indifférence au sort des autres qui se venge en ce moment.

Il est dangereux de ne pas réaliser l'unité humaine, dangereux de tolérer certaines conditions, dangereux de ne se préoccuper que du moyen de s'en préserver soi-même. Le vent peut tourner, les dégradantes possibilités existantes peuvent envahir le monde et ruiner les existences particulières aussi bien que l'existence collective.

Les parties ne peuvent être isolées du tout.

Est-ce utile de dire tout cela?

Cela nous permet, en tout cas, de mettre en évidence qu'il est inutile d'accuser quelqu'un d'autre que nous-mêmes, que c'est en effet notre haine, notre indifférence, notre folie qui apparaissent comme les causes de nos maux. Et s'il en est ainsi, l'homme ne pourrait-il pas, au lieu de se contenter d'être l'auteur de ses propres malheurs, devenir l'auteur de son bonheur? Rendre la vie plus douce, est la tâche réservée à l'homme, l'intervention divine appartient à un autre domaine.

Dès que l'homme aimera son prochain, son existence changera. Des milliers d'être nobles et généreux s'adonnent à cette tâche, mais leur nombre est insignifiant à côté des masses haineuses ou inertes et il leur manque quelque chose pour accomplir leur mission. Plus infime encore est le nombre de ceux qui possèdent l'espoir et se préparent au festin.

La vie conçue comme un festin !

Quelle difficulté pour les hommes d'admettre une telle conception de la vie ! Pourtant quelle libération cela serait ! Ne plus se sentir écrasé par le fardeau imposé des jours, ne plus travailler en peinant, mais œuvrer librement, joyeusement, en suivant sa vocation.

La vie devenant belle, libre et joyeuse.

Cette vision est-elle une utopie?

Que pouvait être la vision qui peut-être hantait le cerveau de nos ancêtres, hommes des cavernes qui rêvaient d'une vie différente de celle qu'ils menaient, régie par la faim et la frayeur, sinon une utopie? Avoir des gîtes clairs, secs et chauds à l'abri des bêtes féroces et des intempéries du ciel! Quelle utopie devaient dire ceux qui ne pensaient pas à cela!

Mais le progrès, le progrès réel, ne vise que cette utopie : la libération de l'esprit humain; assurer, par la civilisation, une sécurité de vie telle, que l'homme puisse s'adonner à d'autres préoccupations que les préoccupations matérielles. C'est vers cela que nous allons, c'est notre orientation instinctive qui se traduit aussi bien dans le chant du poète que dans le cri du socialiste réclamant le travail de 8 heures. Cette revendication est basée bien plus sur le besoin du loisir nécessaire à l'humanisation que sur la recherche d'une jouissance animale.

Libération!

Même, si par le travail de 8 heures le superflu n'était pas assuré, ne vaudrait-il pas mieux s'en passer et avoir des masses qui peu à peu seraient rendues capables de s'affiner par une culture intellectuelle et artistique?

Souvent, on entend l'objection que trop d'êtres, hélas! peignent, écrivent des vers et font de la musique! On proférait probablement cette même plainte lorsque les masses commencèrent à devenir lettrées, et que savoir lire et écrire était encore le privilège du savant qui ne tenait pas du tout à le partager avec le vulgaire. S'exprimer en couleurs et en sons, est en ce moment le privilège de l'artiste, mais pourquoi ne pas envisager que cela puisse devenir une expression générale? Non pas que tous deviendront des artistes, l'artiste est toujours le rare créateur qui marche en avant des multitudes, mais tous les hommes auront simplement appris à se servir des sons et des couleurs pour exprimer ce qui, dans leur psychologie, ne s'exprime pas par des paroles; les lignes, les couleurs, les sons, seront devenus un langage de plus. La vie se subtilise sans cesse et tend à exprimer son côté divin. La beauté peut devenir une des lois appliquée à la vie, autant que l'hygiène et la propreté, qui en sont peut-être les avant-coureurs.

C'est à une pareille existence, plus divine, plus subtile, que nous sommes conviés, existence remplie de joies qui proviennent de la Conscience de l'Unité, et de la Beauté qui est l'ex-

pression de l'harmonie, vraie fête à laquelle nous pourrons assister.

Et cette aspiration ne doit pas apparaître comme une préoccupation égoïste de jouissances plus subtiles. En rêvant à des conditions meilleures, on ne peut une seule seconde oublier ceux qui actuellement manquent encore du plus strict nécessaire. En pensant à un affinement de la vie, l'idée de sacrifice vient naturellement. Devenant capable d'apprécier les joies supérieures, on abandonne les joies plus matérielles à ceux qui ne les ont encore jamais goûtées. Le cœur plein de joie on peut mener une existence très simple, où l'habillement, la nourriture, seront réduits à leur minimum, tout en étant en accord avec l'esthétique et l'hygiène. Le superflu ira à ceux qui en ce moment manque du nécessaire. Progresser veut dire se libérer. Prouver le moyen d'être plus indépendant en faisant mieux. La simplicité est en avance sur le compliqué.

Ne craignons pas le raffinement spirituel, il n'a rien de commun avec le luxe et le besoin de jouir, il est simplement la réalisation des éléments subtils en nous et en dehors de nous et l'abandon des éléments plus grossiers. La réalisation de ceci est précisément la fête à laquelle nous sommes conviés.

Pour célébrer le mariage de son fils, un roi un jour invita ses amis à un banquet qu'il allait donner. Ses amis — gens de bien — étaient très occupés. L'un était à son champ, l'autre essayait une nouvelle paire de bœufs, un troisième venait de se marier et ainsi aucun ne se rendit à l'invitation et pour ne pas être seul au festin, le roi fit chercher des passants — gens de peu — des carrefours et des rues.

Ses amis n'avaient pas pu venir. Le fameux « sens commun » de la vie pratique les avait si bien persuadés de l'importance de leurs occupations que, volontairement, dans leur folie raisonnable, ils s'exclurent de la fête ! Une fois de plus, devoir et festin, joie et souci s'opposaient l'un à l'autre. Lutte éternelle d'éléments qui apparemment s'excluent, lutte âpre et acharnée se poursuivant dans l'éternité, prenant mille formes, se cachant derrière mille déguisements et réussissant souvent à dissimuler l'ancienne lutte, celle de l'esprit et de la matière. La matière est aussi subtile que l'esprit, son jeu aussi fin que le sien. Elle voudrait nous réduire par son mouvement ralentissant, nous attarder par son arrêt infiniment lent, nous englober dans sa tendance d'inertie. C'est la vraie tentatrice, car elle n'en a pas l'air, tout habillée de sens commun et d'esprit pratique. Notre science, notre expérience,

connaît mieux ses lois que celles de l'esprit, notre raisonnement en est si facilement convaincu. Cela ne veut pas dire que l'esprit soit en désaccord avec la raison et la logique, non, mais il s'en sert sans leur attribuer une importance primordiale et unique. Pour lui, leur place est plus modeste, tout ce qui est du sens commun, doit rester dans le domaine de l'utilité, domaine ayant sa signification sans aucun doute.

Douloureuse Marthe, qu'avez-vous à dire à ce sujet?

Jésus, en affirmant que Marie avait choisi la bonne part, ne proclamait ni l'infériorité de votre travail pratique, ni la supériorité de l'oisiveté contemplative. Il blâmait simplement votre attitude. En préparant le dîner vous deviez être entièrement à votre besogne, vous réjouissant que, pendant ce temps-là, Marie, auprès du Maître, recueillait ses paroles. Puisque vous vous occupiez de la nourriture matérielle, elle pouvait se préoccuper de la nourriture spirituelle. Vous, vous donniez; Marie, recevait, et ainsi, toutes les deux, vous participiez à l'œuvre de Jésus. Mais vous n'avez pas compris cela, Marthe, vous attribuiez à votre tâche une énorme importance, voulant la voir partager par tous. La matière est absorbante. Vous méconnaissiez l'inactivité apparente de votre sœur et vous vous jugiez vous-même par cela. C'est vous qui opposiez le travail manuel au travail spirituel et prononciez leur divorce, tandis que leur union la plus étroite est à rechercher.

Marie perdue dans la contemplation, ne juge personne et vit dans l'unité, c'est pour cela qu'elle avait choisi la bonne part.

C'est l'esprit de Marthe qui fait refuser aux conviés l'invitation au festin, c'est leur vertu pratique, leur sentiment légitime et humain qui les écartent du banquet divin.

Quelle effrayante parabole que celle-ci : l'homme arrêté dans son chemin par ses vertus ! Et puisque l'homme vertueux ne se rend pas à l'invitation, l'homme de la rue et du carrefour assistera au festin. L'homme rigide dans sa vertu de sens commun, qui manque de foi en son droit divin, s'exclut du festin et reste dans son champ avec ses bœufs et sa femme.

Quelle est donc cette invitation?

L'invitation est notre orientation vers Dieu. Lui-même l'a placée dans notre cœur : « nul ne choisit l'Éternel, sans être choisi par Lui » (1). Il nous a préparé un festin et Il nous a adressé une invitation. Fils du roi, un destin royal nous attend, libre à nous de nous contenter d'un moindre. La joie

(1) Aurobindo Ghose.

et la beauté présidant à la vie divine, la vie entière peut être un festin.

Il y a 12 ans, le 11 janvier 1911, une autre invitation — ou était-ce même cela? — pour une fête incomparable, fut adressée au monde. Nous l'avons reçue nous, membres de l'Étoile, et une question angoissante se dresse devant chacun de nous : A quelle catégorie de conviés appartiendrons-nous? L'illusion de la vie courante nous retiendra-t-elle loin du banquet? Allons-nous nous exclure par l'inaptitude d'achever notre tâche quotidienne avant l'heure fixée? Car, sans avoir fini notre besogne nous n'aurions pas le droit de nous présenter au banquet, le vêtement de joie nous manquerait. On nous demande, non d'abandonner nos devoirs, mais un nouveau savoir-faire, un nouvel art de la vie, l'union en une personne de Marthe et de Marie. L'accomplissement discret, rapide et parfait de notre tâche en vue d'une libération pour l'œuvre spirituelle, en vue d'un rayonnement plus actif et plus efficace, en vue d'un abandon au profit des autres.

Et ce n'est pas tout, se rendre à la fête ne veut pas dire simplement d'y assister. Un homme ne fut-il pas renvoyé à cause de ses vilains habits? Il faut avoir ses habits de fête. Les vêtements de fête : esprit d'union, d'amour, de joie, de beauté, seuls nous donnent le droit de nous asseoir à la table du roi, et il faut savoir dépouiller toute laideur, toute tache de discorde, de souci, de jalousie et d'autres préoccupation, pour les revêtir ! Ou, serons-nous comme l'homme plein d'orgueil se mettant à une place qui ne lui appartenait pas et renvoyé au bout de la table?

Préoccupation d'orgueil, tu dois nous abandonner aussi.

Purifié, vêtu de rayonnement, le cœur plein d'amour et de reconnaissance pour notre hôte, nous pourrons nous acheminer vers le festin et espérer être, non seulement au nombre des conviés, mais aussi peut-être au nombre de ceux qui assisteront aux noces du fils du roi, car son père est généreux et magnanime.

I. DE MANZIARLY.

LE GROUPE DE PROTECTION ENVERS LES ANIMAUX

Nous sommes heureux de signaler la formation de quatre nouveaux groupes de protection : à Marseille, à Oran, à Tunis et à Toulouse. D'autre part nous avons de bonnes nouvelles de Mulhouse et de Pau où le travail marche bien, et de Nîmes, où, grâce aux efforts incessants de Mlle Escarguel, il se fait une intéressante propagande pour le « Club Jack London » contre la cruauté envers les animaux dressés.

Afin d'éviter toutes confusions et de faciliter la tâche de tous les autres centres de l'Étoile, qui, je l'espère, vont également créer des groupes de protection dans leurs localités, je rappelle, une fois de plus, que le but du *Groupe International pour la Protection envers les animaux de l'Ordre de l'Etoile d'Orient*, a pour but d'éveiller les membres de l'Ordre et de la Société Théosophique du monde entier, à la nécessité de travailler pour améliorer le sort de nos frères inférieurs. Chaque pays a un président nommé par le Représentant national de l'Ordre. Ce président nomme à son tour les chefs de groupe locaux. Ces chefs doivent former des groupes de protection de l'Ordre dans leur localité, aussi petit soit-il, et ils doivent engager les membres de ces groupes, à se joindre à une activité de protection déjà existante dans leur ville et à tâcher d'y amener le plus de monde possible, afin d'y apporter de la vie et du bon travail impersonnel. Ce travail doit se faire sans prosélytisme pour l'Ordre ou la Société théosophique, pour le seul bien des animaux.

S'il n'existe pas de société de protection dans la ville, où si elle est tout à fait morte, les membres du groupe de l'Ordre peuvent fonder une filiale de la *Ligue pour la Défense des animaux* ou autres sociétés. Si tout ceci est impossible, ils peuvent toujours se réunir régulièrement à l'Ordre de l'Étoile pour étudier la question et faire de la protection individuelle en toute occasion.

Chaque groupe local de l'Ordre doit envoyer un rapport trimestriel de ses activités, de ses difficultés ou de ses empêchements au président du groupe national de protection de l'Ordre, qui lui-même doit envoyer un rapport au Groupe international de l'Ordre. Je conseille aux groupes locaux de se réunir de temps en temps pour discuter les efforts accomplis

ou à accomplir et les meilleurs moyens d'action à entreprendre : conférences, propagandes, etc.

A Paris, nos réunions ont lieu une fois par mois. J'y donne un compte rendu de nos activités et les membres sont invités à donner leur avis et à faire un rapport de leurs activités personnelles. Le Groupe de Paris travaille, en dehors de l'Ordre, avec la *Ligue pour la Défense des Animaux*, 23, *rue des Martyrs*, car je crois en toute sincérité, que cette Ligue si active doit recevoir toute l'aide et la force possibles de notre part, dans l'intérêt même des animaux. C'est dans son Bulletin que je fais paraître le Bulletin International, organe de la Ligue de Protection internationale *extérieure*, à laquelle le groupe international de protection de l'Ordre a adhéré en bloc. C'est dans ce Bulletin International que paraissent chaque trimestre les lois et les activités concernant la protection dans tous les pays, et que nous faisons une campagne en faveur du « Club Jack London », mouvement de protestation contre les animaux dressés.

M. MAUGHAM.

LE GROUPE POUR LES AVEUGLES

Toute aide, soit pour l'impression des livres théosophiques Braille (4, square Rapp), soit pour l'écriture (qui peut se faire chez soi), sera acceptée avec reconnaissance. Pour tous renseignements, prière de s'adresser à Mme Kœchlin, 4, avenue du Docteur-Brouardel, Paris (VIIe).

Pour l'impression des livres términés ci-dessous (1), et pour tous ceux qui suivront, il est indispensable d'avoir une machine électrique (imprimant 200 pages à l'heure).

Cette machine permettra d'envoyer des volumes aux biblio-

(1) *Le Dharma*, A. Besant; *La Vision des Sages de l'Inde*, par S. C. Chatterji; *Le Pouvoir de la Pensée*, A. Besant; *La Société Théosophique. Son Objet. Son Utilité*, A. Besant; *Narma, ou la Justice Immanente d'après la Théosophie*, A. Besant; *Une Esquisse de la Théosophie*, C. W. Leadbeater; *Conférences du Congrès 1921*, 1. A. Besant; 2. Chevrier. *Allocution*, de A. Besant; *Le monde de Demain*, A. Besant; *Quelques difficultés de la vie intérieure*, A. Besant; *Premiers Principes de la Théosophie*, Jinarajadasa; *La Venue du Grand Instructeur*; *La Lumière sur le Sentier*; *Aux Pieds du Maître*; *Les Trois Sentiers*, A. Besant.

thèques qui en demandent, tant en France qu'à l'étranger.

Tous les membres de l'Étoile voudront certainement contribuer à apporter la lumière aux aveugles en rendant possible l'acquisition de cette machine.

On demande les noms et adresses d'aveugles désirant recevoir des livres théosophiques. Tous les livres sont donnés.

CORRESPONDANCE

Mme Zelma Blech, représentant national pour la France, a reçu de Mlle Dykgraaf, représentant national pour la Hollande, et organisatrice du prochain Congrès de Vienne, la lettre suivante :

Vienne, 5 Mars 1923

« Cher Collègue, ayant pris connaissance de visu des conditions locales, le Comité a le plaisir de vous informer que ces conditions étant assez favorables, sauf nouvelles complications internationales, le Congrès pourra sûrement avoir lieu à Vienne, en juillet. Le vie, quoique un peu moins bon marché qu'elle ne l'a été, y est encore infiniment moins chère que dans les pays au change élevé.

Comme il y a eu des doutes, paraît-il, dans vos sections, au sujet de la possibilité de tenir le Congrès à Vienne, nous vous prions de répandre la nouvelle ci-dessus, autant et aussi rapidement que possible.

Nous espérons pouvoir vous donner bientôt tous les détails nécessaires au sujet des prix et du logement, et vous serez intéressée d'apprendre que nous nous sommes assurés la jouissance du grand « Konzerthaus », avec ses salles spacieuses si célèbres, dans lesquelles nous pourrons être au frais, même si le temps devenait aussi brûlant que pendant le Congrès de Paris !

Croyez, cher collègue, etc.

C. M. DYKGRAAF. »

Nouveau livre pouvant se trouver à la Bibliothèque d'Études :

Simples Offrandes, par G. BUSSIÈRE.

PROPAGANDE

Nous joignons au présent Bulletin un exemplaire d'un tract qui peut être utilisé avec libéralité, vu son prix minime.

Envoyer les commandes, accompagnées d'un mandat ou de timbres-poste, à M. Pimare, 20, quai du Havre, Rouen (Seine-Inférieure), à savoir :

Envoi franco de 100 tracts........................	3 fr.	»
Envoi franco de 20 tracts et de 2 cartes : Il reviendra	1	»
Envoi franco de 8 cartes Il reviendra..............	1	»

SOUSCRIPTION PERMANENTE

Sommes recueillies du 10 *décembre* 1922 *au* 5 *mars* 1923.

Mlle G. A., 10 fr.; M. W., S. 5 fr.; Mme F. L., 10 fr.; Mlle L. S., 15 fr.; Mlle J. L., 5 fr.; M. V. S. ,15 fr.; M. E. B., 5 fr.; Mme L. G., 5 fr.; M. et Mme S., 10 fr.; Mme H., 5 fr.; Miss F., 20 fr.; Mme C. 10 fr.; M. V. 10 fr.; Mme G. 5 fr.; Mme D. 5 fr.; M. A., 15 fr.; M. et Mme L., 5 fr.; Mlle A., 10 fr.; anonymes, 23 fr. 50; Mlle A., 5 fr.; Anonyme, 20 fr.; Mme B. G., 10 fr.; Mme A. B., 5 fr.; Mlle D., 10 fr.; Ct. J. G., 15 fr.; Mlle B. D., 20 fr.; M. R., 10 fr.; M. B., 2 fr. 50.; Mme F. L., 5 fr.; M. R., 5 fr.; Mlle G., 10 fr.; Mlle A. B., 10 fr.; Mme C. P., 5 fr.; Mlle T., 10 fr.; Mme B. G., 30 fr.; Mme J. P., 5 fr.; M. et Mme S., 10 fr.; Mme L. G., 10 fr.; M. C. A., 50 fr.; M. G. R., 20 fr.

AUX ENFANTS RUSSES

M. V., 10 fr.; Dr B., 10 fr.; M. C. A., 15 fr.;

AUX ENFANTS HINDOUS

M. C. A., 15 fr.

POUR LE FOYER DE L'ÉTOILE

Mlle B., 10 fr.

AUX MEMBRES DE L'ORDRE

L'Ordre de l'Étoile d'Orient ne comportant pas de cotisation, les sommes versées à la **Souscription Permanente** sont destinées à assurer la vie matérielle de l'Ordre : loyer, éclairage, impressions diverses, papeterie, frais de poste, etc.

Adresser toute souscription à Mme Zelma Blech, 21, avenue Montaigne, à Paris, ou au Ct E. Duboc, secrétaire-trésorier de l'Ordre, 61, rue La Fontaine, Paris (XVIe).

Le Gérant : I. MALLET.

Chartres. — Imprimerie F. Lainé.